

## **HYPOSTASES DE L'ETRANGER ET DE L'AUTRE DANS LES ROMANS D'ANNE HEBERT**

**Florentina Ionela Manea, PhD Student, "Al. Ioan Cuza" University of Iași**

*Abstract: Conceived as a network of human relations and interferences that actively involve the individual, the notion of identity becomes the privileged space of encounters between the Self and the Other. The contact with this otherness (seen as mysterious and often considered dangerous) is meant to profoundly change the individual's personal universe, reassuring and familiar up to that moment. The identity as relation and encounter requires receptiveness towards the Other, a complex psychological process, that allows the individual to assume his/hers identity as part of a cultural and spiritual legacy. But who is this Other? It is the stranger, coming from unknown lands, the woman (the otherness par excellence), even God, in the complicated relationship the human being is trying to establish with a silent deity. In Anne Hébert's works, the stranger, mysterious and gloomy, is often identified with the devil, the counterpart of divinity. Rejected by their communities, Stevens Brown or Doctor George Nelson can regain their place in the society and their social status only through their relationship with the woman (metaphorically seen as the earth, a fertile womb in which the male takes roots). The female characters are also searching for their true identity. The Other in relationship with the male and the patriarchal society, strangers to their own body and minds, the women in Anne Hébert's novels try to break their imposed social roles in order to discover their true selves. The search for one's identity can also become the search for God, for a genuine relationship with the sacred and the divine, that could place the individual at the heart of shared religious experiences.*

**Keywords: identity, encounter, otherness, the Self/the Other, sacred**

La lecture de l'œuvre d'Anne Hébert oblige toujours le lecteur à quitter son espace familier et rassurant pour plonger dans le gouffre d'une écriture passionnante et passionnée qui met en question les valeurs et les fondements de la société. Rien n'échappe au regard scrutateur d'une écrivaine qui a su déchiffrer, sous le masque de la piété, de la modestie ou de la charité chrétienne, le visage troublant des âmes tordues, la vie secrète des passions et des désirs refoulés qui hantent l'être humain. Dans cet univers des âmes déchues, les repères consacrés de la société sont abolis, et, dans la rumeur des sermons et des menaces du châtement divin, le visage de Dieu s'efface pour faire place aux hordes des démons, aux possessions démoniaques et aux messes noires célébrées en secret dans la forêt. Privés du regard béni de la divinité et voués au désespoir et à l'inertie spirituelle, les personnages hébertiens choisissent la vie et se tournent vers celui ou celle qui leur promet le salut et l'espoir d'une existence authentique et renouvelée. Peu importe si ce sauveur prend le visage du démon, de la sorcière ou de Satan, les mots susurrés par le serpent au premier couple, *Vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal* (Gn 3:5), résonnent encore comme promesse et tentation dans les âmes des hommes et des femmes, évoquant non seulement les rapports problématiques entre l'individu et le divin, mais aussi la quête d'une identité qui se forge en relation avec le sacré.

Conçue comme un réseau d'échanges, l'identité devient l'espace d'une rencontre entre le Moi et l'Autre, entre l'individu et l'altérité. Mystérieux et peut-être dangereux, l'Autre se définit dans des rapports de différence et d'opposition, et on lui associe une origine obscure et des coutumes étranges. L'Autre, c'est l'étranger, la femme ou même Dieu ; la relation du croyant avec le divin est souvent dominée par le silence, une divinité absente devenant source d'angoisse et d'incertitude. Transférée dans le domaine du sacré, la quête identitaire devient

ainsi la quête de Dieu, parsemée d'épisodes de rejet et de doute, de crises violentes, mais essentielle dans la construction d'une identité qui assume tout son héritage culturel et spirituel. La relation des personnages hébertiens avec le religieux et la divinité rend compte du besoin de l'individu de se définir par rapport le sacré, comme instance suprême de son existence et force surnaturelle qui préside à sa destinée. La découverte de soi suppose la découverte de Dieu, de sorte qu'à la gnose *Nosce te ipsum* s'ajoute la nécessité de connaître l'autre pour se connaître; vivre l'expérience de soi, mais faire aussi l'expérience de l'altérité et surtout de la divinité.

Pour déceler la figure de l'étranger, de l'Autre, le lecteur doit toujours tenir compte de la dimension sacrée de l'œuvre d'Anne Hébert. L'identité des personnages est toujours mise en relation avec des mythes ou des figures mythiques appartenant aux récits bibliques ou mythologiques. Cette relation se construit sur des rapports d'identification, d'assimilation ou d'opposition, de sorte qu'un personnage peut s'identifier à l'image christique ou, par contre, au démon.

L'étranger est, en effet, celui venu des terres inconnues et lointaines, d'origine obscure, de religion différente, qui menace de bouleverser l'existence apparemment paisible de la communauté. Mais chez Anne Hébert, l'étranger est un personnage inquiétant (soupçonné d'avoir fait des pactes avec le démon), ou bien le diable lui-même. Le docteur George Nelson devient dans le roman *Kamouraska* cette figure infernale de l'étranger, aux nom, langue et coutumes différents, qui s'insinue dans la ville de Sorel pour le malheur des familles honnêtes. Souvent associé au démon, George Nelson cache, sous le masque d'émissaire divin prêt à sacrifier sa vie au service des autres, des passions dévoratrices qui entraînent la mort de son rival, Antoine Tassy. Aurélie Caron, elle aussi image d'une féminité inquiétante, reconnaît dans le docteur *le plus grand diable*<sup>1</sup> et avertit sa maîtresse qu'il est *le roi des démons*<sup>2</sup>. Même Élisabeth soupçonne que son amant a une origine infernale car *ses dents blanches sont pointues comme des crocs*<sup>3</sup>. Par son apparence physique virile et ténébreuse, George Nelson devient l'un des personnages masculins avatars du Satan, démons féroces ou sorciers, qui s'adonnent à des rituels sanglants ou à des relations illicites, dont le dénouement ne peut être que tragique. Sa passion pour Élisabeth le pousse au meurtre, mais Antoine Tassy ne sera pas l'unique victime de cette folie meurtrière : pour se soustraire à la justice, le docteur s'enfuit aux États-Unis et abandonne Élisabeth, forcée encore une fois de prendre un mari qu'elle n'aime pas pour garder l'apparence de respectabilité.

Ce médecin exilé évoque la figure du chaman ou du guérisseur, magiciens qui pratiquent la transe et la divination au profit de la communauté entière, mais qui, par leur relation avec le sacré, sont voués à la solitude. Ayant le rôle d'intercesseur entre l'individu et le divin, le chaman se trouve à mi-chemin entre le monde des mortels et celui des êtres surnaturels, ce qui lui confère une position ambiguë au sein de la communauté : messenger des divinités et porteur du sacré, tout contact avec lui en dehors des rituels prescrits est source de souillure et de malheur. Les transes et les visions extatiques s'accompagnent d'une expression corporelle hors du commun, qui évoque les possessions démoniaques des chrétiens : l'évanouissement, les tremblements du corps, le délire sont des expressions corporelles qui suggèrent la folie et le condamnent à l'isolement et à la solitude. Le malheur et la tragédie s'insinuent dans la petite communauté de Sorel à partir du moment où Élisabeth décide de séduire et de poursuivre sa liaison illicite. Le sort du mari incommode est scellé : il doit

<sup>1</sup> Anne Hébert, *Kamouraska*, Éditions de Seuil, Paris, 1970, p.172

<sup>2</sup> Ibidem, p.190

<sup>3</sup> Ibidem, p.127

mourir et la tâche pénible sera accomplie par George Nelson. La folie meurtrière qui possède le personnage est transférée au cheval noir qui le porte endiablé vers Kamouraska, vers l'accomplissement de son destin. Dans sa fonction de psychopompe et de messenger de la mort, le cheval guide George Nelson dans les ténèbres de la damnation, vers les gouffres de l'enfer: *Ce cheval est encore plus extraordinaire que vous ne pouvez croire. Tous les aubergistes du bas du fleuve, de Sorel à Kamouraska, vous parleront, qui de sa force et de son endurance, qui de sa beauté de prince des ténèbres. Mais seul George Nelson lui-même, pourrait évoquer devant vous la sensibilité profonde de ce cheval, la complicité parfaite qui lui fait régler son allure puissante au rythme même du cœur fou de son maître.*<sup>4</sup> La chevauchée de Nelson évoque aussi l'image des Cavaliers de l'Apocalypse, qui infligent aux mortels le châtement divin. La symbiose de l'être humain et de l'animal évoque l'image des divinités chtoniennes et ténébreuses, mais aussi celle du centaure, créature mythologique devenu par ses pulsions sexuelles symbole du désir érotique. L'amour de George Nelson pour Élisabeth devient une passion dévoratrice qui détruit tout sur son passage.

Adélar, le père incestueux de sœur Julie de la Trinité, représente un autre visage de l'étranger monstrueux, sorcier ou diable qui préside aux rituels sanglants de la montagne de B. Le corps teinté en noir et en rouge pour accomplir les rituels sataniques d'initiation, Adélar matérialise la figure du diable, du Satan, ou celle des satyres. Portant sur sa tête des cornes de vache et une couronne de feuilles, le visage dissimulé sous un masque noir, Adélar est vu par sa fille comme le diable au moment où il la fait subir la violence du viol: *Une grande ombre d'homme cornu était là debout devant elle, le visage plein de suie, la poitrine noire soulevée par une respiration oppressée. Le bas du visage était caché par une sorte d'étoffe noire, luisante.*<sup>5</sup> *L'homme roux se couche sur moi. Il prétend qu'il est le diable. Moi, je crois que c'est mon père. Mon père est le diable.*<sup>6</sup>

L'immolation du cochon pendant les messes noires est un geste blasphématoire, réitération du sacrifice christique. Adélar accomplit lui-aussi, l'œuvre du salut, mais ce qu'il offre aux croyants ce n'est pas la vie éternelle ou une nourriture spirituelle. Tout au contraire, les participants aux rituels sataniques, *cette nuit-là, grâce à l'onguent de Philomène (...) connurent le banquet et la fête de leur vie. Ils communiquèrent sous les deux espèces, rendirent hommage à la sorcière, dansèrent et forniquèrent jusqu'à l'aube.*<sup>7</sup>

Rangé du côté des ténèbres, Adélar est aussi un avatar du serpent tentateur et image renversée de l'Arbre du Paradis. En effet, la connaissance qu'il confère à sa fille est une initiation aux mystères de la féminité et de la sexualité, en lui dévoilant les pouvoirs terribles d'une féminité maléfique. Sa mère lui dira que: *C'est l'Arbre de Science, l'Arbre de Vie, le serpent qui a vaincu Dieu qui se trouve à présent planté dans ton corps.*<sup>8</sup>

Stevens aussi est associé à l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, qui pourra apprendre à Olivia tous les secrets de la vie et de la mort. Comme symbole du pouvoir mâle, l'Arbre/Stevens s'enracine dans le ventre de la Terre/femme, union qui lui justifie la revendication d'un statut légitime au sein de sa communauté: *Tu vois, dear Mic, que je n'ai pas traîné, je me suis tout de suite établi au pays, non sans peine d'ailleurs, ma cousine Maureen étant étroite comme un trou de souris, mais j'ai pris racine dans le ventre d'une*

<sup>4</sup> Ibidem, p.169

<sup>5</sup> Idem, *Les Enfants du Sabbat*, Éditions de Seuil, Paris, 1975, p.44

<sup>6</sup> Ibidem, p.64

<sup>7</sup> Ibidem, p.44

<sup>8</sup> Ibidem, p.69

*femme et tout alentour la campagne de mon enfancebruissait comme la mer.*<sup>9</sup> George Nelson, lui-aussi, sait instinctivement que seulement à travers l'union charnelle avec Élisabeth il gagnera le droit symbolique de s'enraciner dans le pays d'accueil, car pour lui posséder la femme signifie, en fin de compte, posséder la terre.

En tant que personnification de l'Arbre, homme devient source de fécondité physique et de régénération. Le grand-père de Stevens est l'image de cet arbre de la vie. Sa nombreuse descendance rappelle la promesse que Dieu a fait à Abraham en lui montrant le ciel étoilé : *Regarde le ciel et compte les étoiles si tu peux. (...) Ceux qui naîtront de toi seront aussi nombreux* (Gn15 :1-7). Le grand-père de Stevens est béni, car cette descendance est signe d'immortalité : *Mon grand-père devient arbre (...) avec ses mères branches, ses maîtresses branches, ses branchesgourmandes, ses branchettes et ses ramilles à l'infini. Tant de rejetons pour un seulhomme, les légitimes et les autres, il y a de quoi rester vert et ne jamais mourir. (...) Il a beau geindre, et se dire qu'il est vieux à présent, trop lourd et trop gras, grosse bedaine, plus de graines, sa descendance est là devant lui, répandue jusqu'au-delà du village, sur toute la côte, comme le sable des grèves de par ici, granuleux et gris, et qu'il est inutile d'essayer de les compter.*<sup>10</sup>

Stevens est planté comme un piquet devant la maison d'Olivia, allusion phallique qui renvoie au désir sexuel, à la passion. Le symbolisme solaire s'ajoute aux connotations génésiques et sexuelles qui accompagnent la figure de Stevens : *lui, à contre-jour, campé sur ses longues jambes, dans l'encadrement de la porte, silhouette sombre dégingandée et résolue, nimbée de soleil, de la tête aux pieds, se refusant à entrer, se refusant à être un des nôtres, se refusant à partager avec nous les chants et la prière.*<sup>11</sup> La roue solaire était vénérée dans la mythologie égyptienne comme représentation du dieu fécondateur Horus et ensuite reprise dans le christianisme primitif comme symbole christique. Par son assimilation à Jésus Christ, Stevens rejoint ce réseau de significations, devenant un véritable dieu solaire. Mais le soleil incarné par Stevens est celui des alchimistes, le soleil noir, relié à Saturne, dévorateur de ses progénitures, lié à la disparition de toute création, à l'état de dissolution extrême, masculin, chaud et dominant.

Liées aux puissances viriles, sexuelles et génésiques, le mythe du forgeron et de la forge renvoie à des figures masculines inquiétantes et ténébreuses. Le forgeron se signale dans sa communauté comme un être violent, anormal, atteint par une impureté. Les hommes de Griffin Creek sont eux aussi des créatures violentes et enragées, qui fabriquent des armes et des outils de fer, chassent et tuent avec la même fureur avec laquelle ils s'unissent à leurs femmes : *Les pièges et les trappes, aux crocs puissants, bien huilés, encombrant les hangars. Les maisons regorgent de fusils et de couteaux, soigneusement fourbis, durant les longues soirées d'hiver. De retour de chasse ils prennent leur femme dans le noir, sans enlever leurs bottes. Hors saison les cordes et les pierres des filets de la pêche au saumon reposent en tas dans les cabanes à bateaux. Moi, Nicolas Jones, pasteur de Griffin Creek, je puis témoigner d'un saumon agonisant deux heures durant, au bout de ma ligne. La mer est rouge de sang.*<sup>12</sup> La technique métallurgique est fondée sur l'union et la fusion de la matière, perçues comme étreinte sexuelle et passion génésique qui hantent les hommes et les femmes de Griffin Creek et auxquels s'adonnent jusqu'à l'anéantissement de leur être.

<sup>9</sup> Idem, *Les Fous de Bassan*, Éditions de Seuil, Paris, 1982, p.31

<sup>10</sup> Ibidem, p. 29

<sup>11</sup> Ibidem, p.54

<sup>12</sup> Ibidem, p. 17

Si pour Olivia il est le détenteur d'une connaissance ancestrale, Stevens s'arroge une origine divine parce qu'il s'identifie au Jésus, le sauveur qui marche parmi les hommes et les femmes du village. Parodie de la figure christique, Stevens est en fait possédé par le désir et la folie meurtrière et, une nuit de 31 août, il tue ses cousines Olivia et Nora et jette leur corps dans la mer. Son oncle Nicolas Jonesse considère le Verbe de Griffin Creek, incarnation de la Parole divine parmi les êtres mortels. Il affirme qu'il est le Verbe fait chair, s'appropriant, lui aussi, l'identité de Jésus Christ : *Un jour j'ai été le Verbe de Griffin Creek, dépositaire du Verbe à Griffin Creek, moi-même Verbe au milieu des fidèles (...) La volonté de Dieu sur moi. Le désir de Dieu. La marque de l'agneau sur mon front. Le caractère ineffaçable.*<sup>13</sup> Remarque blasphématoire qui ne reste pas impunie. Le souffle divin l'abandonne à son existence vaine et éphémère. Nora observe comme la voix de son oncle devient de plus en plus virile, une voix d'homme et non une voix de saint, dans laquelle le Verbe divin s'est à jamais éteint. Il utilise cette parole, maintenant vide de toute signification, pour mener les croyants en leur imposant sa volonté : il est maître des songes des jumelles Pat et Pam, qu'il comble des enseignements scripturaux, maître de saintes Écritures pendant les sermons dominicaux, maître des jeunes Atkins qu'il prépare *comme de jeunes fiancées.*<sup>14</sup> Mais, tandis que le Verbe possède des puissances créatrices, la descendance du révérend est stérile et son engendrement monstrueux. Sans enfants, le révérend s'engendre soi-même, à l'infini, dans les portraits de la galerie des ancêtres. Homme, et non dieu, il est incapable d'assurer la pérennité de son sang, et son destin est la mort et l'oubli. *Je me suis bien regardé dans la glace, en tant que résidu d'une tribu en voie de disparition et à partir de mon visage, peu rassurant, je suis remonté à la source, jusqu'en 1782. (...) J'engendre mon père à mon image et à ma ressemblance qui, lui, engendre mon grand-père à son image et à sa ressemblance et ainsi de suite (...). Moi qui n'ai pas eu de fils j'engendre mes pères jusqu'à la dixième génération. Moi qui suis sans descendance j'ai plaisir à remettre au monde mes ascendants jusqu'à la face première originelle de Henry Jones, né à Montpelier, Vermont.*<sup>15</sup> La semence de Nicolas Jones s'efface de la surface de la terre. Il n'est qu'un être déchu et faible, dans un état de lente décomposition, comme sa maison : *Cette faiblesse au creux des reins. Les leviers de commande n'obéissent plus. Craindre pour mes vieux os, perdus dans la masse de ma* Incapable d'engendrer physiquement, le révérend est dépourvu de toute puissance créatrice, échouant dans son rôle de guide et de père spirituel. Il est tourmenté par des visions de feu dans lesquelles Perceval, l'enfant fou, devient l'ange de la vengeance divine venu sur la terre pour châtier toute impureté : *L'éclair de l'ange paraîtra à l'horizon. Ses ailes métalliques. Sa longue trompette d'argent. Et l'ange proclamera à grande voix que le temps n'est plus. Et moi Nicolas Jones, pasteur de Griffin Creek, je serai connu comme je suis connu de Dieu. Vu Perceval en songe, ange d'apocalypse, debout sur la ligne d'horizon, corps d'homme, tête de chérubin, les joues gonflées à tant souffler dans la trompette du Jugement.*<sup>16</sup>

La construction d'une identité féminine par rapport aux expériences sacrées permet à l'écrivaine québécoise d'explorer les dimensions d'une féminité inquiétante, parfois ténébreuse. Anne Hébert essaye de surprendre la complexité de cet éternel féminin, que les philosophes et les poètes rangent du côté de la métaphysique et du religieux. La femme serait une médiatrice qui accomplit l'œuvre mystérieux du salut par son pouvoir d'intercession, renvoyant aux figures de la charité et de la sagesse (*Sophia*) du gnosticisme chrétien, ou de la

<sup>13</sup> Ibidem, p. 10

<sup>14</sup> Ibidem, p. 11

<sup>15</sup> Ibidem, p. 5-6

<sup>16</sup> Ibidem, p.22

fidélité d'amour. Pure contemplation (par opposition à l'homme qui est connaissance et action), la femme est envisagée comme créature angélique dont l'unique raison d'être est de guider l'homme sur la voie de la moralité et de la spiritualité. Réduite aux vertus essentiellement féminines : chasteté, pureté, modestie, l'image de la féminité est celle d'une créature idéalisée, immatérielle, qui ignore les besoins profonds de l'être humain.

À cet imaginaire chère aux romantiques s'oppose la croyance chrétienne dans la malice et l'immoralité inhérentes à la femme, esclave du démon, par le corps de laquelle le péché est entré dans le monde pour tourmenter les hommes pieux. Dans cette perspective, la femme doit être soumise à l'homme, porteuse d'enfants et nourricière, ventre fidèle et corps accueillant. Suivant cette tradition ancestrale, le révérend Nicolas Jones, le Verbe de Griffin Creek, s'approprie la parole divine et l'utilise pour imposer son autorité incontestable sur les jumelles Pat et Pam, qu'il considère comme des vieilles filles insignifiantes, soumises à sa volonté. : *Je les appelle « mon ange » et « ma colombe », mais la plupart du temps je les mène avec une trique de fer. Sans jamais les toucher, rien qu'avec ma voix de basse caverneuse, je les retourne comme des feuilles légères dans le vent.*<sup>17</sup> Soucieux de contrôler leur moindre geste, le révérend s'insinue dans les rêves et l'intimité de ces femmes, d'où elles ne peuvent pas échapper : *Pour elles seules je débite mes plus beaux sermons. Tous les anges du ciel et les démons de l'enfer surgissent de la Bible, à mon appel, se pressent la nuit au chevet des jumelles endormies. Nourries de l'Écriture, par les prophètes et les rois, les jumelles ont des rêves féroces et glorieux. Maître de leurs songes j'exerce un ministère dérisoire, de peu d'envergure, mais d'autorité absolue*<sup>18</sup>. Réduites à l'existence des spectres qui hantent le presbytère, les jumelles deviennent les prisonnières du révérend, corps et âme, justifiant ainsi la remarque de Simone de Beauvoir, selon laquelle les femmes sont définies exclusivement dans leur rapport avec l'homme, vu que : *c'est encore à travers les rêves des hommes qu'elles rêvent.*<sup>19</sup>

Soumises à ce réseau d'identification et rangées du côté de l'Altérité absolue, ces femmes, sans voix ni corps propre, se perdent dans la multitude des mythes patriarcaux, qui les transforment dans un simple corps érotique ou nourricier. Pour lutter contre cette vision réductrice, les femmes hébertiennes s'arrogent, elles aussi, une origine divine. Dans *Les fous de Bassan*, Nora s'attribue une genèse multiple. Elle est, tout d'abord, tirée du limon de la terre, comme Adam et sa première femme Lilith. Bouleversant la tradition biblique, elle affirme ainsi sa liberté et son égalité ; aucun homme ne pourra lui dire *Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair!*(Gn, 2.23). Comme Stevens et Nicolas Jones, Nora est le Verbe fait chair parmi les mortels. Plus que les hommes, elle possède le véritable pouvoir créateur car elle est pleine des germes latents de la vie : *Et moi aussi, Nora Atkins, je me suis faite chair et j'habite parmi eux, mes frères et mes cousins de Griffin Creek. Le Verbe en moi est sans parole prononcée, ou écrite, réduit à un murmure secret dans mes veines. Livrée aux métamorphoses de mon âge j'ai été roulée et pétrie par une eau saumâtre, mes seins sur mes côtes viennent de se poser comme deux colombes, la promesse de dix ou douze enfants, aux yeux d'outremer, se niche dans deux petites poches, au creux de mon ventre. J'ai quinze ans. Je résonne encore de l'éclat de ma nouvelle naissance. Ève nouvelle.*<sup>20</sup> Tentatrice et sensuelle, elle possède tous les attributs d'une féminité dévoratrice. Nora à la chevelure ardente est une présence inquiétante et dangereuse qui rappelle le serpent tentateur du Paradis.

<sup>17</sup> Ibidem, p.7

<sup>18</sup> Ibidem, p.7

<sup>19</sup> Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris, 1949, p.235

<sup>20</sup> Anne Hébert, op.cit., p.55

Le révérend Jones voit en elle la source du péché de Griffin Creek, évoquant la peur ancestrale d'une féminité féconde et mystérieuse, qui se nourrit des faiblesses de l'homme. Nora matérialise ainsi l'image peu flatteuse de la femme-compagne du diable ou de la femme-démon, présente dans la tradition chrétienne et perpétuée par les Pères de l'Église. Cette relation intime entre la femme et le serpent acquiert, dans la tradition chrétienne, des connotations négatives. Quand même, la créativité de l'auteure québécoise intervient pour bouleverser les significations bibliques. Ses personnages féminins tiennent beaucoup du serpent, cette créature inquiétante (n'oublions pas que sœur Julie de la Trinité possède des yeux vipérins, transmis, de génération en génération, à toute une lignée de femmes maléfiques : *j'ai les yeux jaunes, comme ma mère et comme ma grand-mère. Toute une lignée de femmes aux yeux vipérins, venues des vieux pays. La pupille de son œil est horizontalement fendue, comme celle des loups*<sup>21</sup>). Néanmoins, le serpent associé à ces femmes devient symbole de la fertilité, des puissances génésiques de la terre. Divinité chtonienne, le serpent évoque les rythmes des saisons et le cycle naissance – renaissance (par le déploiement de la peau). Par cette fécondité extrême et la capacité de renouveler la vie, le serpent renvoie à l'image de la féminité. Ce sont ces aspects que l'écrivaine québécoise valorise par rapport à ses personnages féminins. Inquiétantes et sensuelles, Nora ou sœur Julie de la Trinité sont l'image d'une féminité authentique, possédant le secret de la vie et de la mort, unique lien avec les profondeurs terrestres et les ténèbres matricielles.

Élisabeth ou sœur Julie de la Trinité s'approprie la Parole divine qui, dès l'aube du christianisme, n'appartient qu'à l'homme, par la voix duquel la volonté de Dieu est transmise. À Griffin Creek, les femmes, insidieusement, s'emparent de ce Verbe divin : *Maître des saintes Écritures, je leur parle au nom de Dieu. Depuis quelque temps je choisis avec encore plus de soin les psaumes et les hymnes du dimanche en pensant aux petites Atkins. Leurs yeux de violette et d'outremer se lèvent vers moi pour ma damnation. Elles chantent et elles prient, s'approprient la parole des apôtres et des prophètes, leurs âmes enfantines mûrissent et se forment dans la splendeur de l'Écriture*.<sup>22</sup> La femme refuse ainsi de se soumettre à l'homme. Si elle devient quand même une victime de ses pulsions et ses désirs érotiques, elle a une vocation tragique comme Olivia de la Haute Mer, fraîche anémone des eaux, soumise à un destin implacable qu'elle partage avec des générations des femmes. Ce destin la met face à face avec le désir brûlant de l'homme, rendu fou par son odeur musquée de jeune fille. Inutile de résister ; comme l'observe Nora : *mon oncle Nicolas, ma tante Irène Stevens, Perceval, Olivia et moiserons tous emportés par le mouvement de notre propre sang, lâché dans la campagne, au grand galop de la vie et de la mort*.<sup>23</sup> Olivia, Felicity Jones, Nora sont des nymphes, des créatures aquatiques, dont l'existence dépend entièrement de ce liquide nourrissant. Nymphes, naïades, océanides, les femmes vivent dans un univers à part du monde masculin, inaccessible et mystérieux, situé entre la vie et la mort.

La femme est souvent associée à la terre, élément primordial qui réveille tout un imaginaire liée à la maternité, à la grossesse et l'enfantement, renvoyant à la figure d'une déesse mère primordiale. Obscure et aux profondeurs mystérieuses, la terre évoque l'image des grottes, des creux dans les rochers ou des abîmes, où se cachent des divinités chtoniennes, maîtres des Enfers et créatures dévoratrices. Cette double association au ventre fertile et au ventre dévorateur aboutit à la rêverie de la renaissance, au cycle cosmique du renouvellement

<sup>21</sup> Idem, *Les Enfants du Sabbat*, p.91

<sup>22</sup> Idem, *Les Fous de Bassan*, p.11

<sup>23</sup> Ibidem, p.56

de la nature et de l'être. La régression à ce giron maternel prend ainsi la forme d'un inceste sacré qui offre la promesse d'une existence renouvelée.

Mais la femme hébertienne est souvent vorace et stérile, comme les eaux infernales. Irène, l'épouse du révérend Jones, est incapable de concevoir. Condition fondamentale de la femme dans le monde biblique, la fertilité est signe de la bénédiction divine, tandis que la stérilité est vue comme la conséquence d'un grave péché châtié par Dieu. Le ventre d'Irène devient le symbole de l'infécondité extrême, du néant. Autres femmes infécondes sont les jumelles Pat et Pam, mais c'est leur mère, Béa Brown, qui est la véritable incarnation de la mauvaise mère, tout comme Philomène, la sorcière maléfique et dangereuse. Elles évoquent l'image de la déesse babylonienne, Tiamat, mère de toute vie qui accouche des créatures monstrueuses : des dragons, des serpents, des bêtes difformes et dangereuses. Béa Brown engendre, elle aussi, seulement des abominations, des enfants maudits : les jumelles Pat et Pam, vivant dans une symbiose fœtale, Perceval, l'enfant fou, Stevens, atteint par un désir féroce et meurtrier. De son côté, Philomène est la mère dévoratrice qui cherche à accomplir des rituels incestueux pour assurer la pérennité de son sang maudit. Ces femmes reprennent l'image de Lilith (*le gouffre, la gueule*, connue dans la traduction de la Vulgate comme Lamia) créature de la nuit et voleuse d'enfants.

L'identité des personnages hébertiens est ainsi intimement liée aux mythes et figures mythologiques, aux représentations bibliques de l'image christique et divine. Quand même, les relations entre l'individu et le sacré, entre l'être humain et la divinité sont conflictuelles et souvent elles aboutissent à des situations blasphématoires qui mettent en question la légitimité et la toute-puissance d'un dieu absent. Les personnages masculins sont des avatars du démon, tandis que la femme hébertienne est un être inquiétant, ténébreux, qui réussit à s'emparer du Verbe créateur, et à s'arroger une origine divine, bouleversant ainsi les mythes génésique chrétiens.

### **Acknowledgements**

This work was supported by the strategic grant POSDRU/159/1.5/S/133652, co-financed by the European Social Fund within the Sectorial Operational Program Human Resources Development 2007 – 2013.

### **BIBLIOGRAPHY:**

Hébert, Anne, *Les Fous de Bassan*, Éditions de Seuil, Paris, 1982

*Les Enfants du Sabbat*, Éditions de Seuil, Paris, 1975.

*Kamouraska*, Éditions de Seuil, Paris, 1970.

### **Ouvrages critiques :**

Bachelard, Gaston, *L'eau et les rêves*, Librairie José Corti, 1942

*La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Librairie José Corti, 1948

Cazenave, Michel, (dir.), *Encyclopédie des symboles*, Livre de Poche, Paris, 1999

Delumeau, Jean, *Des religions et des hommes*, Livre de Poche, Paris, 1997

Jung, Carl Gustav, *Psychologie et alchimie*, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1970

Qualls-Corbett, Nancy, *The sacred prostitute: Eternal Aspects of the feminine studies in Jungian psychology*, Inner City Books, Toronto, 1988

### **Articles consultés :**

Briand, Sylvie, « *Les fous de Bassan* » d'Anne Hébert ou l'apocalypse du griffon, *Études françaises*, vol. 36, n° 2, 2000, p. 149-162.



- Durand, Gilbert, *Symbolisme de la terre*, Enciclopaedia Universalis, <http://www.universalis.fr/encyclopedie/symbolisme-de-la-terre/>
- Feman Orenstein, Gloria, *Une vision gynocentrique dans la littérature et l'art féministes contemporains*, Études littéraires, vol. 17, n° 1, 1984, p. 143-160, URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500638ar>
- Francoli, Yvette, *Griffin Creek : refuge des fous de Bassan et des Bessons fous*, Études littéraires, vol. 17, n° 1, 1984, p. 131-142, URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500637ar>
- Maranda, Pierre, *Masque et identité*, Anthropologie et Sociétés, vol. 17, n° 3, 1993, p. 13-28  
URI: <http://id.erudit.org/iderudit/015272ar>
- Paterson, Janet M, *L'envolée de l'écriture : les Fous de Bassan d'Anne Hébert*, Voix et Images, vol. 9, n° 3, 1984, p. 143-151. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/200485ar>
- Poulin, Gabrielle, *L'Écriture enchantée : « Les Fous de Bassan » d'Anne Hébert*, Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 28, 1982-1983, p. 15-18, <http://id.erudit.org/iderudit/39666ac>
- Randall, Marylin, *Les énigmes des « Fous de Bassan »: féminisme, narration et clôture*, Voix et Images, vol. 15, n° 1, (43) 1989, p. 66-82. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/200817ar>